

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTERATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 5

MONTREAL, 3 OCTOBRE 1896

No. 105

SOMMAIRE

Le "Reveil" et M. Flynn, *Pierre Lerouge*
 — Fureurs Ecclésiastiques, *Mondain*
 — En voyage, *Viator* — Réformes,
Universitaire — Notre Athènes! *Ma-*
gister — L'instruction, *Civis* — Trop
 d'enfants, *Justus* — Les bibliothèques
Français — L'avenir, *Succus* — Ça
 et Là, *Rieur* — Académie de mada-
 de Marchand; Exposition de pein-
 tures, *Amateur* — Feuilleton: Rome
 (suite) *Emile Zola* — Fable-Express,
Li-Hung Chang.

FABLE-EXPRESS

Un galant attendait en vain
 Depuis longtemps la femme du voisin
 Dans un but sur lequel on ne peut se méprendre,
 Mais au lieu de la belle et de ses beaux yeux doux,
 C'est le mari qui vint et le roua de coups,

MORALE

Tout vient à *poings* à qui sait attendre.

LI-HUNG-CHANG.

Le 'Reveil' et M. Flynn

La *Patrie* fait remarquer que le **RÉVEIL** est disposé à appuyer l'hon. M. Flynn, si celui-ci entreprend les réformes scolaires que demandent à grands cris les hommes intelligents et patriotes des deux partis.

La *Patrie* a grandement raison et nous ne retirons pas un mot de ce que nous avons dit.

Le silence des chefs libéraux sur cette question, qui nous intéresse bien autrement que les récriminations financières et les jongleries de chiffres, nous oblige à prendre cette attitude conforme à nos traditions et à nos principes.

Faut-il le répéter pour la dix-millième fois ?

Le **RÉVEIL** n'est pas un journal de parti et n'attend rien des partis qui sont tous trop lâches pour oser le récompenser du bon travail qu'il peut faire.

Comptant sur le seul appui de sa clientèle qu'il sait fidèle et profondément atta-

chée à certaines vues sociales, à certains buts civiques, il s'inquiète fort peu de ceux qui tiennent le manche.

M. Flynn a parlé; il a promis de nous octroyer quelques-unes des réformes que nous demandons depuis tant d'années avec une insistance digne de respect; il s'est engagé à planter la cognée dans le chêne du système éducationnel de la Province de Québec.

Nous lui avons dit et nous lui répétons : marchez, nous vous suivrons, frappez, nous vous aiderons.

Et demain, s'il se lève un chef libéral assez courageux pour dire ce que tant de monde sent et pense; s'il se rencontre un esprit assez énergique pour élever la voix encore plus haut que M. Flynn, pour nous promettre davantage, nous suivrons celui-là.

Qu'un chef libéral ose donc dire, ce que n'a pas osé dire M. Flynn, que notre système d'éducation est mauvais, que ses résultats sont pitoyables, celui-là aura tout notre appui.

Le point initial de la réforme est d'admettre que l'état actuel est défectueux.

Comment pense-t-on faire admettre au peuple qu'il faut des réformes tout en lui disant que tout est bien?

Le paysan rusé, conservateur d'instinct, hypnotisé par la toute puissance de la calotte répond d'abord :

Pourquoi changer, puisque c'est bon?

Ne se trouve-t-il pas dans les rangs de ceux qui se disent des libéraux un homme déterminé à combattre l'hydre de l'ignorance à visière levée? Ne va-t-il pas surgir un champion de cette belle cause de l'éducation populaire, du pain de l'esprit, du rachat intellectuel?

Qu'il paraisse, celui-là!

D'où qu'il vienne, nous le suivrons.

PIERRE LEROUGE.

FUREURS ECCLESIASTIQUES

Nous avons publié l'autre jour au sujet de certain article, paru dans la *Croix de Paris* et reproduit dans le *Courrier de l'Ouest*, un article où nous nous étonnions de la note inconvenante qui se rapporte à l'hon. Hector Fabre.

Nous avons, avec toutes les réserves possibles, exprimé la surprise qu'une note pareille eût pu échapper à un personnage quasi-diplomatique, comme l'était alors Mgr Langevin, contre un personnage diplomatique comme l'est M. Hector Fabre.

La position donnée à cette note par notre confrère castor de Chicago — AU PLEIN MILIEU D'UNE COLONNE — nous autorisait, en vertu de toutes les coutumes admises du journalisme, à croire et à dire que la note n'émanait pas de la rédaction du *Courrier de l'Ouest*, mais de la *Croix de Paris*, journal reproduit, dont la note conservait alors sa place primitive par scrupule de copie conforme.

Nous n'avons aucune excuse à faire à des maladroits qui ne savent pas comment se fait un journal et qui ignorent que les notes se mettent au bas de la page; c'est à eux de supporter tout le poids de l'erreur dans laquelle ils induisent leurs confrères.

Mais nous croyons bon de noter que le *Progrès de Valleyfield*, a voulu exploiter contre nous cette interprétation légitime mais inexacte d'une sottise confraternelle, en nous insultant.

Voici la lettre qu'il a reçue en échange des grossièretés qu'il nous adresse.

Nous publions textuellement la lettre, car elle est digne de la reproduction pour le fonds, le style, la logique et la grammaire.

Voici un échantillon de cet effort litté-

raire d'un brillant sujet de nos collègues classiques :

Au *Progrès de Valleyfield.*

Mon cher *Progrès*,

Dans votre édition du 10 courant, vous signalez un article du *Réveil* qui attaquait Mgr Langevin à l'occasion d'une "note" dont Sa Grandeur n'est pas l'auteur, et vous vous demandez, avec force exclamations et mille étonnements, si la *Croix* de Paris aurait publié cette note "si anti-chrétienne et si anti-française."

Je ne reçois pas et je ne lis pas le *Réveil* dont je connais le ton antifrçais et anti-chrétien par les protestations des journaux catholiques qui le dénoncent, et je n'ai pas lu par conséquent, l'article que vous mentionnez et qui paraît vous exiler bien moins contre le *Réveil* que contre les personnes et les choses respectables qu'il attaque. Mais je lis la *Croix* de Paris. Or, ce grand journal du catholicisme militant publiait il y a quelques semaines, des notes par lesquelles Mgr Langevin réfutait des commentaires malveillants parus dans le *Paris-Canada*, à l'adresse de cette même *Croix* et à propos des récentes élections fédérales au Canada. Immédiatement, j'envoyai à notre *Courrier de l'Ouest* le document en question. Et comme nos Canadiens ne connaissent pas le monsieur l'abbé qui fait dans le *Paris-Canada*, j'y ajoutais la note suivante :

("Le rédacteur du *Paris-Canada* qui est un journal mondain — on dit boulevardier à Paris — est l'organe d'un M. Fabre, ancien député canadien, lequel fut nommé haut-commissaire à Paris, pour plaire à son frère archevêque et pour en débarrasser le marché politique.")

La situation où elle était placée indiquait clairement que cette note ne pouvait être attribuée à Mgr Langevin. L'archevêque de St-Boniface a fustigé assez habilement le rédacteur du *Paris-Canada* sans avoir recours à mon humble personnalité.

Ce pontife, mon cher *Progrès*, est d'autant plus grand qu'il a réussi avec plusieurs autres, et surtout Mgr Lallèche, à s'approvisionner d'insulteurs féroces sans être obligé d'en acheter ; ce qui n'est pas le fortuné partage de tout le monde.

Cette note contre le journal boulevardier a donc choqué le *Réveil*, et vous aussi, ô *Progrès* de Valleyfield : c'est une vraie calamité !!

Afin de courtiser ceux que quelques uns de votre trparti ont insulté, vous vous indignez de ces

atroces attaques "contre un de nos écrivains les plus respectés et contre le prélat qui occupe le siège épiscopal le plus éminent du Canada."

Or, mon cher *Progrès*, cette note attaque aucun prélat. Et puis, retournez aux écoles de concessions, prônés par le demi-dieu de Laprairie et de Napierreville, pour y apprendre que la localité ne fait l'homme.

Mgr Taché était appelé l'apôtre de l'Ouest et Mgr Labelle celui du Nord, quoique l'Ouest et le Nord existassent depuis soixante siècles plus ou moins.

Veillez dire à votre compère le *Réveil* de publier cette note explicative et vous obligerez

Votre serviteur,

TREFFLE OUMET,

Ptre, curé.

Eglise St-Jean-Baptiste de Chicago.

Nous eussions voulu, pour l'honneur du clergé français, ne pas publier une pareille monstruosité.

Mais puisque monsieur l'abbé Oumet l'exige, nous nous conformons à son désir, dût la honte en rejallir sur son entourage.

Les leçons de M. Oumet ne nous touchent pas ; qu'il aille donc à l'école lui-même.

La lettre que nous publions ici, est le plus fort argument que nous puissions invoquer sur le besoin d'enlever au clergé l'absolu contrôle de l'éducation comme de l'instruction.

Le style, le ton, tout y est d'un goût déplorable, et lorsqu'on voit face à face un gentleman comme M. Hector Fabre et le goujat qui l'insulte, il n'y a personne qui puisse ne pas proclamer la supériorité de l'éducation laïque.

MONDAIN.

N'EN PRENEZ PAS D'AUTRE

Puisque tout le monde constate qu'aucun remède ne possède les propriétés extraordinaires du BAUME RHU. MAL, pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, ne prenez pas d'autre remède. Il ne coûte que 25 cts le flacon. En vente partout.

EN VOYAGE

Notre ami Tardivel nous a servi sa première lettre de voyage. C'est toujours gai une lettre de M. Tardivel, et nous avons parcouru celle-ci avec plaisir, quoiqu'elle se ressentît un peu de la monotonie de la traversée.

D'abord, nous avons constaté avec joie que M. Tardivel avait conquis un titre nouveau.

Le programme des réjouissances du Congrès anti-maçonnique de Trente annonce une conférence de

“ M. le professeur Tardivel (J. P.) de Québec, sur l'Action Maçonnique ”.

Le professeur Tardivel ! Professeur de quoi ?

“ Pas de tempête, dit-il, pas tangage et point de roulis, et absence de tout mal de mer, ce qui, pour moi, est une *bénédiction inespérée*. Il ne faut donc pas se plaindre du temps ; ni de la table qui est fort mauvaise, disent plusieurs connaisseurs (en pareille matière j'avoue mon incompétence) ; ni même de la lenteur du *Paris* qui n'est certainement pas aussi rapide qu'on nous l'avait dit. Par contre, il est bien solide, bien aplomb ”.

Une *bénédiction inespérée* ; comme si M. Tardivel ne devait pas s'attendre à toutes les *bénédictions* ?

Bien *aplomb* ; pourquoi pas *d'aplomb*, monsieur le professeur ?

“ Les chauffeurs ne parviennent pas à maintenir la pression voulue, de sorte qu'il manque à notre double hélice quelques révolutions par minute. Comme il faut peu de chose pour gâter le bonheur ici-bas ! ”

C'est bien la première fois que M. Tardivel aura souhaité plus de *révolutions* !

“ Il faudrait une imagination beaucoup plus

vive que celle dont la Providence m'a doué pour me permettre de trouver quelque chose d'intéressant à dire sur la mer qui nous entoure depuis six jours : toujours la même houle qui nous balance doucement, toujours les mêmes nuages, la même pluie, les mêmes teintes grises, la même brise humide du sud-est ; et pour toute variété, du brouillard de temps à autre et l'énerveante musique de la sirène. L'autre jour, sur les bancs de Terre-Neuve, une dizaine de jeunes baleines se sont montrées pendant une demi-heure, et tout à l'heure, quelques marsonins ont gambadé un instant autour du navire. Avouez que ce n'est pas suffisant pour servir de *base* à une chronique ! ”

Evidemment pareille base serait instable au suprême degré et nous voyons mal le grave professeur Tardivel grimpé sur un marsonin, comme base de sa chronique.

“ J'avoue que nous dormons aussi quelque plus que de raison ”.

M. Tardivel était profondément endormi, quand il a écrit cette phrase-là ; car il y manque sûrement quelque chose.

“ Puis, bientôt après, nous avons commencé à longer les côtes de *la Cornouaille* ”.

Pardons, M. le professeur, en français on dit *les Cornouailles*.

“ De Southampton nous irons à Londres, où nous passerons une journée ou deux ; puis nous gagnerons la *Belle France* par Cantorbéry, Douvres et Calais ”.

Farceur de professeur, le voilà qui se ravigote !

VIATOR.

REFORMES

L'article de M. Magnan, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro et dont nous avons cité les principaux passages réformateurs, a provoqué de la part du *Monde* dont on ne saurait trop louer l'atti-

tude franchement libérale en cette circonstance, la remarque suivante:

“ Les améliorations proposées par M. Magnan ne nous paraissent pas suffisantes. A notre avis, le gouvernement de la province ne devrait accorder de subventions qu'aux écoles dirigées par des maîtres ou des maîtresses nommés par le surintendant de l'Instruction publique sur proposition de l'inspecteur du district et avec l'approbation du conseil de l'Instruction publique. Nous soumettons cette opinion à M. Magnan, espérant qu'il voudra bien nous donner son avis sur ce point ”.

M. Magnan y répond par l'étrange échappatoire que voici :

“ Seulement, au lieu de n'accorder une subvention “ qu'aux écoles dirigées par des maîtres ou des maîtresses nommés par le Surintendant de l'Instruction publique, etc., etc. ”, ce qui serait, croyons-nous, difficile à mettre en pratique, et conduirait à une centralisation qui ne serait pas sans danger.....”

Ah ça, quel danger peut-il bien y avoir à centraliser les nominations entre les mains du Surintendant de l'Instruction publique ; n'est-ce pas de ce défaut de centralisation que souffre tout d'abord notre système d'éducation abandonné à tous les vents et à toutes les tempêtes ?

N'est-ce pas là la cause du manque d'uniformité dans les livres et dans les méthodes d'école ?

Il est impossible d'obtenir une éducation profitable avec le laisser aller et le laisser faire qui règnent actuellement.

Il faut une main pour diriger et diriger avec autorité.

En ce moment nous n'avons que le gâchis.

Tant que les professeurs ecclésiastiques — qu'on veut protéger ici — ne seront pas soumis à la loi commune, on ne fera que continuer à patauger misérablement.

UNIVERSITAIRE.

NOTRE ATHÈNES!

La lutte continue implacable contre l'ignorance.

Notre confrère le *Herald*, à qui revient tout l'honneur de cette campagne nouvelle, et qui la mène avec une galanterie et une vaillance toute françaises, ne s'y laisse pas abattre et dispute pied à pied le terrain qu'il gagne tous les jours.

C'est une œuvre immense qui se fait là, et dont nos petits-neveux récolteront les fruits.

Tant mieux pour eux !

Le *Herald* publie, en réponse à certaines remarques, des chiffres qui sont simplement étourdissants.

Il s'agit de Québec, l'Athènes du Canada, comme se plaisaient à l'appeler nos sommités (*) littéraires.

Québec est reconnue comme le centre de l'éducation au Canada.

Québec a vu fonder l'Université Laval.

Québec reçut la semence éducationnelle du régime français.

L'évêque de Québec, dans une lettre en date du 18 novembre 1789, écrit :

“ Les révérends Pères Jésuites de Québec avant l'année 1776, tenaient toujours ou faisaient tenir une école parfaitement réglémentée où l'on apprenait aux enfants à lire et à compter. Cette école était gratuite pour tous.”

Ce simple extrait prouve qu'on ne peut invoquer pour Québec et ses environs l'excuse trop facile des difficultés de la colonisation.

Le comté de Québec, que nous allons prendre ici comme base, représente la quintessence de l'éducation canadienne.

(*) NOTE DE LA REDACTION.—L'élévation du sol a produit à Québec beaucoup de sommités littéraires.

Veut-on savoir quelle est sa situation au point de vue de l'instruction ?

Lisez :

“ En 1871, le recensement indique qu'il y a dans le comté de Québec 42.1 pour cent des femmes et des enfants au-dessus de 20 ans qui ne savent ni lire ni écrire.”

Pas de tergiversations là-dessus, n'est-ce pas ?

C'est clair comme l'eau de roche : sur cent personnes de 20 ans, 42 ne savaient ni lire ni écrire.

O Athènes !

Passons au recensement de 1891 :

Age.	Proportion d'illettrés
16 à 19.....	18.2 pour cent.
20 à 29.....	20.8
30 à 39.....	31.6
40 à 60.....	40.0
Au-dessus de 60.....	57.1.

L'examen de ces chiffres indique que près d'un cinquième de la jeunesse est totalement ignorante, et qu'entre trente et quarante ans, un quart de la population ne sait ni lire ni écrire.

Voilà la vérité brutale.

A quoi sert de regimber ?

La situation est celle-ci :

En 1871, la moyenne des ignorants était de 42 pour cent.

En 1891, la moyenne des ignorants est de 37 pour cent.

En vingt ans nous avons gagné *cinq pour cent* en matière d'éducation.

Et l'on dira que notre système n'est pas pourri jusqu'à la moelle !

C'est profondément ignoble !

Cinq pour cent de progrès en vingt ans, c'est moins que n'a fait la Sénégambie.

Nous sommes pires que des sauvages !

Pauvre Province !

O Athènes !

MAGISTER.

L'INSTRUCTION

Monsieur Boulet, celui que Tardivel attacha au pied de la *Vérité* avant de partir, disait l'autre jour en pataugant dans les questions d'éducation.

“ Avant de faire un homme instruit, il faut faire un honnête homme ”.

C'était une périphrase pour dire que le catéchisme doit s'enseigner avant l'alphabet.

Mais ce délicieux paradoxe n'est rien auprès de celui qu'exprimait Monseigneur Lafleche, de béate mémoire lorsqu'il s'écriait avec la conviction qui se dissimule sous le violet de sa soutane.

“ Plus l'être s'instruit, plus il devient vicieux ”.

Ce brave évêque avait certainement en vue les produits des collèges classiques de sa dépendance, ou ceux qui s'inspirent à ses généreuses sources de bienveillance et d'amabilité.

Ce vieil invertébré de l'épiscopat castor, cet ambulancier que l'on appelle de l'école ultramontaine, recevait l'autre jour de notre excellent confrère *La Presse*, une leçon bien méritée, sous forme de traduction d'un article de la *Gazette*, dont voici la fidèle reproduction, sans que nous songions un seul instant nous rendre responsable de la valeur littéraire du morceau :

En 1838 le juge Coleridge appela l'attention du public sur la part importante de l'éducation en matière criminelle : peu après la Chambre des Communes d'Angleterre contenait l'importante déclaration suivante : “ Nous trouvons que le manque d'éducation est cause de la perpétration d'un grand nombre de crimes. ”

Ces mots qui sont le résultat d'un profond examen ont une trop grande valeur pour que nous les laissions passer sans nous y arrêter. Ce côté de l'éducation intéresse tout le monde. Quelle que soit la somme d'argent dépensée par un Etat, c'est un argent bien dépensé s'il a pour effet de diminuer le vice, de rendre la vie plus supportable et de réduire en même temps les fortes sommes que l'élément criminel fait dépenser pour les frais de la justice et qui retombent

sur le reste de la communauté. Si tout ce qu'on dépense pour les prisons, les pénitenciers et le reste pouvait être dépensé pour des fins d'éducation, nous pourrions non seulement avoir des écoles élémentaires gratuites, mais même des écoles secondaires et des universités gratuites. Pour prouver le bon effet de l'éducation en matière criminelle on n'a qu'à consulter les rapports suivants pris à l'Angleterre, au pays de Galles et à l'Écosse. Cela nous donnera à réfléchir si nous songeons à améliorer la condition de notre province.

Année	Enfants allant aux écoles.	Condamnations annuelles.	Ecoliers par 1,000 de la population	Criminels par 100,000 de la pop.
1841-50	220,000	24,300	11	122
1851-60	260,000	21,200	26	96
1861-70	1,170,000	17,010	47	68
1871-80	2,300,000	13,900	82	50
1887	4,019,000	12,150	125	38

Nous avons là une preuve très significative de l'action moralisatrice de l'éducation. Pendant que les enfants allant à l'école augmentent presque de dix-neuf fois, les condamnations baissent de moitié, et cela avec une population qui va toujours en augmentant. Quand le nombre des enfants allant à l'école a augmenté de onze fois, le nombre des criminels a baissé des deux-tiers.

Personne ne prétend que parce que vous enseignez à un enfant que voler s'épelle v-o-l-e-r il ne volera jamais, Mais s'il ne sait pas comment l'épeler cela ne l'empêchera pas non plus, et personne ne peut dire que l'homme qui ne sait pas épeler a les mêmes chances de gagner sa vie sans voler que celui qui le sait. Un grand nombre des malheureux qui sont dans nos prisons, sont là jusqu'à un certain point parce qu'ils n'ont pas reçu d'éducation, ou qu'ils en ont reçu une de telle espèce qu'elle leur a été plutôt nuisible qu'utile.

Le simple fait qu'un enfant va à l'école n'est pas suffisant, mais on doit lui enseigner les choses qui le préparent à la vie future. Si nous avions toujours ce point en vue il y aurait moins de ratés parmi nous. Une grande partie de l'éducation actuelle ne vaut guère mieux que le système qui consiste à suivre quelques règles qui paraissent bien sur le papier ou des systèmes de préparation qui permettent d'afficher de flamboyants programmes racontant des succès extraordinaires, qui, lorsqu'on les analyse montrent qu'ils n'en ont que peu ou point d'utilité dans la pratique.

Une chose certaine, c'est que l'avancement de

l'instruction fait baisser le nombre des crimes, et tout ce qui peut produire un tel résultat doit rencontrer l'appui et la coopération de tous ceux qui s'intéressent au bien-être et au progrès de la race et du pays — "Gazette".

En somme, les Anglais disent qu'il faut instruire le peuple pour le rendre honnête

L'école de Mgr Laflèche prétend que l'instruction fait les criminels.

Nous avons le choix.

Suivrons nous Mgr Laflèche et laisserons-nous germer dans les intelligences frustes mais dévotes, la semence de vices qu'y plantèrent une série d'absolutions banales ?

Ou bien chercherons-nous à détruire ce germe par l'instruction utile et appliquée, par l'élevation morale basée non pas sur de blagueuses promesses, mais sur l'action immédiate du contraste entre le bien et le mal, sous forme et personifications tangibles ?

Voilà la question.

Quant à nous, nous voulons l'instruction.

Que ceux qui sont de notre avis nous suivent.

OIVIS.

Trop d'enfants

Les journaux de France retentissent du cri adverse ; ils parlent de dépopulation, de malthusianisme ; Séverine intitule même un article : *La Grève des Ventres* ; au Canada c'est tout le contraire.

La Semaine Religieuse de Québec se plaint que nous avons trop d'enfants et affirme que c'est là la cause de notre infériorité dans les recensements scolaires.

Comment trouvez-vous ça ; l'abbé Gosselin nous la baille belle, hein ?

"Lorsque cette Nouvelle France fut cédée à l'Angleterre, nos ancêtres étaient littéralement ruinés par une guerre aussi longue que cruelle.

"Il fallut plusieurs générations pour réparer ces désastres, et notre race est à peine sortie de l'état d'infériorité économique où elle fut laissée au lendemain du traité de Paris.

"Quand on nous reproche de ne pas faire as-

sez de sacrifices pour améliorer notre organisation scolaire, on semble ignorer que, proportion gardée de nos ressources, nous faisons plus pour l'instruction des masses que n'importe quel autre groupe de population.

« On trouve aujourd'hui des écoles élémentaires jusqu'au sein des plus nouvelles colonies et, chaque année, on voit surgir dans nos villages importants des institutions destinées à donner un enseignement secondaire, dont le niveau nous fait réellement honneur.

« Qu'il y ait des illettrés en assez grand nombre parmi les adultes, la chose est assez facile à expliquer chez un peuple colonisateur comme le nôtre. . .

Les points ne sont pas de nous; ils sont de l'auteur.

Ah! ils ont vite fait ces messieurs, allez, de régler cela.

Vous faites trop d'enfants, c'est pour cela qu'il y a tant d'ignorants!

Quel splendide spécimen de l'égoïsme monacal, ce bon abbé Gosselin!

Mais si on ne fait plus d'enfants, qui paiera les dîmes?

Gigantesque point d'interrogation que ne s'est pas posé l'auteur de cette mirifique trouvaille.

Eh bien! nous allons donner nous, notre version.

Les Canadiens sont ignorants, parce qu'il y a trop de curés, trop de secours, trop de congrégations.

La réciproque est vraie.

Il y a trop de curés parce que le Canadien est ignorant.

S'il savait quelque chose, il aurait vite réduit ces gens-là à un effectif rationnel.

Nous ne parlons pas de suppression, mais d'élimination.

Si chaque paroisse faisait part égale entre le curé et l'instituteur, il n'y aurait pas à s'inquiéter du nombre des enfants.

Actuellement, dans une paroisse qui paie bon an mal au deux mille piastres à son curé, la maîtresse d'école en reçoit cent pour tout partage.

Divisez donc ces deux mille piastres entre l'éducation religieuse et l'éducation civile également respectables, et vous aurez un juste milieu dont tout le monde sera content, sauf. l'abbé Gosselin.

JUSTUS.

LES BIBLIOTHEQUES

On nous communique des Etats-Unis les règlements d'une Librairie et Bibliothèque française, qui vient de se fonder à St. Paul (Minnesota), sous les auspices de l'Alliance Nationale française.

Nous allons donner les bases de cette entreprise, pour faire honte s'il est possible, à notre population française, qui n'a pas encore été capable de créer ici la même chose.

Voici le plan tel que l'expose le prospectus :

PROSPECTUS DE LA LIBRAIRIE ET BIBLIOTHEQUE FRANCAISE.

Il est un fait acquis que, dans la bonne société, tant en Europe qu'en Amérique, l'éducation d'une jeune personne n'est pas complète sans une certaine connaissance de la langue française.

La langue douce et polie de Racine et Corneille est aussi la langue préférée de la haute société et des cours européennes.

Mais le plus souvent il arrive, surtout à l'étranger, qu'après avoir étudié le français à fond, l'on se trouve obligé de l'abandonner, faute de livres et de matière propre à l'entretenir.

C'est dans le double but de subvenir à ce besoin et de mettre à la disposition du public les ouvrages des grands littérateurs et romanciers français, que la Librairie et Bibliothèque Française a été fondée.

Cette société a été créée et incorporée conformément aux lois de l'Etat du Minnesota. Son capital est de dix mille dollars divisé en mille actions de dix dollars chacune.

Elle est gouvernée par cinq directeurs élus par les actionnaires, et la bibliothèque est confiée aux soins d'un bibliothécaire nommé par la direction. Les fonctions des officiers sont entièrement gratuites.

Les trois-quarts du produit des actions sont destinés à l'achat de livres pour la librairie et l'autre quart est consacré à la fondation de la bibliothèque. Les profits de la librairie et le produit des abonnements seront exclusivement employés à augmenter le nombre de volumes de la bibliothèque.

Il est aisé de voir que de cette manière la bibliothèque se soutiendra et s'agrandira sans être à charge au public.

Le prix de l'abonnement à la bibliothèque

sera de deux dollars par an, payables d'avance.

Une entreprise aussi noble et aussi utile mérite certainement l'encouragement et l'appui de ceux qui ont à cœur l'avancement moral et intellectuel de la société et la propagation de notre belle langue maternelle.

Il est bien entendu que la société est établie sur des principes financiers solides et que ses actionnaires ne sont pas des souscripteurs gratuits. La société n'a pas la prétention d'avoir été fondée dans un but pécuniaire, mais ses actions ont une valeur réelle au moins égale à leur valeur numéraire.

Ce n'est donc pas un don que font les souscripteurs, mais seulement un prêt pour lequel ils reçoivent d'amples garanties.

Pendant que nos compatriotes nous devancent, ainsi pour la création de bibliothèques, les américains s'adressent aux artistes français pour décorer leurs édifices intellectuels.

Voici ce que dit le *Petit Journal* de Paris à propos de la décoration de la Bibliothèque de Boston.

" M. Pavis de Chavannes expose, dans la galerie Durand-Ruel, trois panneaux destinés à l'escalier de la bibliothèque de Boston. Ils forment la suite et le complément des vastes compositions exécutées par le célèbre artiste pour cet établissement américain et que l'on a pu successivement admirer au Salon du Champ-de-Mars.

" Ces trois dernières toiles sont dignes des précédentes et compléteront merveilleusement la décoration hors de pair que la ville de Boston vient de donner à sa bibliothèque.

" La première toile a pour titre : *Philosophie* et représente Platon disant à un de ses disciples cette parole célèbre qui résume l'antagonisme entre le spiritualisme et le matérialisme : " L'Homme est une plante du ciel, non de la terre ". Le philosophe et son interlocuteur sont placés au premier plan. Dans le fond se promènent, dans un jardin verdoyant, au milieu des colonnades, d'autres disciples drapés dans leurs chaires tuniques.

" La seconde composition représente la *Chimie* personnifiée par une femme adossée à une roche et qui, sa baguette magique à la main, préside à la transformation mystérieuse des matières enfermées dans une cornue. Trois génies suivent avec attention les phases de l'opération.

" Enfin, l'*Electricité* est symbolisée dans la troisième composition.

" Le sujet était particulièrement délicat à trai-

ter ; aussi doit-on admirer la façon dont M. Pavis de Chavannes, évitant la banalité, est parvenu à faire sur cette donnée une œuvre magistrale.

" A travers une campagne abrupte et montagneuse se déroulent les fils électriques du télégraphe. Ils sont les agents de la pensée ; ils portent avec la rapidité de l'éclair la bonne et la mauvaise nouvelle.

" La bonne nouvelle est personnifiée par une femme en robe blanche qui, la palme d'or à la main, vole le long du fil à travers l'espace. Cette femme en deuil qui la suit, cachant dans la main sa figure en larmes, c'est la mauvaise nouvelle, celle qui va briser les cœurs, faire éclater le désespoir.

" Il est difficile de traiter plus noblement pareil sujet et cette dernière toile restera comme une des plus belles de M. Pavis de Chavannes."

FRANCAIS.

L'AVENIR

Le *World* de Toronto disait l'autre jour :

" La question des Ecoles du Manitoba touche à son terme—au moins pour ce qui regarde le Parlement. Les fauteurs de l'agitation—conservateurs et cléricaux de Québec—n'ont pas réussi à serrer la gorge au Manitoba. Ils ont, par exemple, réussi à autre chose, ils ont ruiné le gouvernement tory qui avait essayé de la coercition. Le plus surprenant, c'est de voir maintenant les cléricaux de Québec et leurs amis conservateurs, prendre la défensive en face du mouvement qui se fait pour nationaliser les écoles et les arracher des mains du clergé. Plus le clergé parle des écoles du Manitoba, plus les libéraux attirent l'attention du public sur l'infériorité de l'éducation donnée dans les écoles Canadiennes-françaises.

" La justification que les événements ont apportée à l'attitude des Canadiens hostiles à la loi rémédiateur présentée à la dernière session, est un nouvel argument pour les partisans de l'éducation nationale.

" Comment, Québec-même n'a pas voté pour le gouvernement qui propose la loi rémédiateur. Jamais gouvernement ne se lança dans une entreprise plus folle que cette inepte loi. Tout le monde aujourd'hui s'en lave les mains."

Nous pensons aussi que la question des écoles

du Manitoba à fait à Québec un bien inestimable.

La discussion provoquée à l'égard des mérites relatifs de l'éducation des différentes provinces, a montré que les régents actuels de l'éducation avaient transformé la province en serre chaude de crétinisme,

Un danger proclamé est à demi évité.

Balayons donc le Conseil actuel de l'Instruction Publique.

Nommons un ministre de l'instruction publique, un laïque, au courant de l'existence et des besoins de la population.

Sortons donc de la vieille routine, du catéchisme et de la vie des saints.

Les saints sont morts, on n'en fait plus dans cette fin de siècle.

Les anciens saints étaient hommes avant de se faire béatifier.

Aujourd'hui on veut élever au biberon clérical et dans les jupes ecclésiastiques des avortons angéliques qui ne font honneur ni à l'église ni à la société civile.

Halte-là !

Fermez donc vos incubateurs, messieurs les couveurs.

SUCCUBE.

ÇA ET LA

Nous empruntons quelques passages d'un récit de voyage au Mistassini publié par l'*Electeur* :

" Le Père Lacasse sait préparer son audience, et dès le préambule ou l'entrée en matière de son adresse, l'auditoire riait à gorge déployée "

Farceur de Lacasse!

" Le Rév. Père fit aussi des éloges à la presse qui s'unissait toujours, malgré la différence de politique, pour encourager l'agriculture "

Malin de Lacasse

Le capitaine du *Colon* est un garçon tout à sa place au timon de son petit vaisseau. Il faut qu'il ait une bonne mémoire pour se rappeler les courses à gouverner pour suivre le chenal qui est

des plus capricieux. C'est lui même qui a fait le relevé *hydraugraphique* du fleuve, et, pour cet important travail scientifique, notre brave capitaine ne s'est servi que d'un perche pour le sondage N'importe, ce capitaine est plus à sa place à la roue du bateau que ne l'est son *cook* au poêle de sa cuisine "

Coquine de cuisine !

* * *

Un journal français évoque un souvenir comme il ne doit pas s'en trouver beaucoup dans les mémoires d'archevêques. A ce titre, je crois devoir vous le transmettre :

Un jour, le général Yusuf, qui s'avavançait péniblement à travers les dédales de la forêt de Yacouren dit, en désignant le village de Bou-Henni, perché sur le sommet d'un piton :

—Ce soir, nous coucherons là.

Près de lui un jeune sergent de zouaves balbutia quelques paroles que Yusuf ne put entendre.

—Qu'avez vous à objecter, sergent Dusserre ?

—Rien, mon général. Je pensais simplement tout haut que si le Père Eternel avait eu le sac au dos lorsqu'il a construit ces montagnes, il ne les aurait pas façonnées comme ça...

Cet ancien sous officier de zouaves est aujourd'hui archevêque d'Alger.

L'année dernière Mgr Dusserre assistait à l'inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats tués au combat d'Icherim, auquel il avait lui-même pris part en qualité de sergent.

* * *

Voici ce que le *Journal de Waterloo* dit à propos de l'instruction gratuite et obligatoire :

D'abord l'instruction *obligatoire*.

Un vieux professeur de philosophie de notre connaissance avait l'habitude de dire : " On n'envoie pas un chien à la chasse à coups de bâtons." Ce principe d'application vulgaire, s'adapte parfaitement à tous les cas où le libre-arbitre humain est en jeu. Vous pouvez dire de bien des hommes ce qu'un Irlandais mettait en paradoxe comme suit : " On pourrait me cajoler vers l'enfer, mais on ne saurait me pousser malgré moi vers le ciel ". Il y a longtemps que le bon La Fontaine nous a dit cela dans sa fable de

Borée et de Phébus. *Mieux vaut douceur que violence*, MM. les réformateurs.

Les parents d'ailleurs, en ce pays, ne sont pas prêts à abliquer, en faveur de l'Etat, leurs droits sacrés d'élever leurs enfants à leur guise; et ce serait arbitraire pour l'Etat de leur arracher ces droits. Il n'y a pas lieu dans la province de Québec à une mesure si extraordinaire: car on rencontre rarement chez les parents le parti pris et l'intention arrêtée de ne pas faire instruire les enfants. Les cas les plus fréquents sont ceux de négligence ou d'impossibilité, cas auxquels on peut remédier par des mesures moins draconiennes.

Evidemment, ce n'est pas une approbation, mais ce n'est pas non plus une condamnation formelle du projet de réforme. Ça nous suffit.

* **

Un républicain important de Washington, autrefois chargé d'une mission étrangère, ayant adressé au cardinal Gibbons plusieurs questions, relativement aux attaques de l'A. P. A. contre les citoyens catholiques, voici la réponse que lui a faite le digne prélat, et que nous empruntons au *Spy* de cette ville:

Baltimore, 7 mai 1892.

Mon cher Monsieur,

C'est le devoir des chefs de partis politiques de s'exprimer, sans équivoque, sur les principes de liberté religieuse qui sont la base de notre constitution.

Les catholiques sont dévoués envers les deux grands partis politiques du pays, et tout fidèle est laissé entièrement à sa propre conscience. Nous sommes fiers de dire que, dans la longue histoire du gouvernement des Etats-Unis, la grande Eglise catholique n'a jamais usé ou abusé de son pouvoir reconnu pour chercher à faire servir la politique à son avancement. Bien plus, nous nous vantons orgueilleusement de ne nous être jamais mêlés des droits civils et politiques de quiconque diffère d'opinion religieuse avec nous. Nous demandons les mêmes droits pour nous-mêmes, et rien de plus, mais nous ne nous contenterons de rien de moins.

Non seulement c'est le devoir de tous les partis de contrecarrer franchement les principes faux et anti-américains que l'on préconise depuis peu, mais quoique je regrette beaucoup l'identification entière d'un corps religieux avec un parti politique, je suis convaincu que les membres d'un corps religieux dont les droits civils

et religieux sont attaqués, épouseront naturellement et unanimement la cause du parti qui a le courage de proclamer ouvertement les principes de la liberté civile et religieuse selon la constitution. La patience est une vertu, mais ce n'est point la seule vertu. Si on la pousse trop loin, elle peut dégénérer en pusillanimité.

Sincèrement à vous,

JAMES, cardinal GIBBONS

* **

On a commencé à pratiquer l'économie à Ottawa.

Le gouvernement a retranché aux députés et aux sénateurs, la valise et le coffret en chêne poli, que l'on distribuait à l'ouverture de chaque session

C'est là une économie bien placée.

Nous connaissons un député qui en a en réserve pour quatre générations à venir.

Pendant que le gouvernement est en train d'économiser le premier-ministre pourrait peut-être proposer une mesure réduisant le salaire des ministres à quatre mille dollars et l'indemnité ces députés à cinq cents, par année et non par session.

La mesure serait très populaire..... parmi le peuple.

Il n'y a pas de petites économies.

Take care of the cents and the dollars will take care of themselves.

RIEUR.

Une collection de jolies peintures exécutées par les élèves et le professeur de dessin de l'Académie de Mme Med. Marchand, a été exposée samedi et dimanche, au salon de cette institution. C'était la première exposition de ce genre, faite à cet établissement, et comme essai, c'était débiter d'une façon magistrale, car il y avait un bon nombre de jolies, de bien jolies toiles.

Parmi les choses les plus gentilles, exécutées par les élèves, on remarquait deux panneaux représentant l'un des tournesols, et l'autre des passeroses, par Melle Demers; un grand portrait au crayon par Melle Gabrielle Fafard, plusieurs petits paysages, par Melle Brodeur, de fines peintures sur porcelaine, par Melle Françoise Fafard.

Melle Belcourt, le professeur de dessin avait un très fort contingent de travaux, à cette exposition; on y voyait à côté de copies de tableaux fameux, des toiles originales représentant des scènes du port de Portland, de magnifiques paysages, des études de figures, d'enfants, plusieurs autres tableaux représentant l'un une vendeuse de fleurs, un autre une jeune mariée, un autre encore, Cupidon et une figure de jeune fille

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VIII

— Pour la beauté.

Et cela fut vraiment doux et joli, ce baiser envoyé, ce rire qui s'en moquait un peu, ce prince familier, que touchait l'adoration muette de la belle perlière, comme dans une histoire d'amour du temps jadis.

La Pierrina devint toute rouge de contentement : et elle perdit la tête, elle se jeta sur la main de Dario, y colla ses lèvres chaudes, où il entraît autant de diviner reconnaissance que de tendresse amoureuse. Mais les yeux de Tito avaient flambé de colère, il saisit brutalement sa sœur par la jupe, l'écarta du poing, en grondant sourdement :

— Toi, tu sais, je te tueraï, et lui aussi.

Il était grand temps de partir, car d'autres femmes, ayant flairé l'argent, s'approchaient, tendaient la main, lançaient des enfants en larmes. Un émoi agitait le misérable quartier des grandes bâtisses abandonnées, un cri de détresse montait des rues mortes, aux plaques de marbre retentissantes. Et que faire ? On ne pouvait donner à tous. Il n'y avait que la fuite, le cœur débordé de tristesse, devant cette conclusion de la charité impuissante.

Lorsque Benedetta et Dario furent revenus à leur voiture, ils se hâtèrent d'y monter : ils se serrèrent l'un contre l'autre, ravis d'échapper à un tel cauchemar. Elle était heureuse pourtant de s'être montrée brave devant Pierre ; et elle lui serra la main en élève attendrie, lorsque Narcisse eut déclaré qu'il gardait e prêtre, pour l'emmener déjeuner au petit restaurant de la place Saint-Pierre, d'où l'on avait une vue si intéressante sur le Vatican.

— Buvez du petit vin blanc de Genzano, leur cria Dario revenu très gai. Il n'y a rien de tel pour chasser les idées noires.

Mais Pierre se montrait insatiable de détails. En chemin, il questionna encore Narcisse sur le peuple de Rome, sa vie, ses habitudes, ses mœurs. L'instruction était presque nulle. Aucune industrie, d'ailleurs, aucun commerce pour le dehors. Les hommes exerçaient les quelques métiers courants, toute la consommation ayant lieu sur place. Parmi les femmes, il y avait des perlières, des brodeuses, et l'article religieux, les médailles, les chapelets, avaient de tout temps occupé un certain nombre d'ouvriers, de même que la fabrication des bijoux locaux. Mais dès que la femme était mariée, mère de ces nuées d'enfants qui poussaient à miracle, elle ne travaillait guère. En somme c'était une population se laissant vivre, travaillant juste assez pour manger, se contentant de légumes, de pâtes, de basse viande de mouton, sans révolte, sans ambition d'avenir, n'ayant que le souci de cette vie précaire, au jour le

jour. Les deux seuls vices étaient le jeu et les vins rouges et blancs des Châteaux romains, des vins de querelle et de mortre, qui, les soirs de fête, au sortir des cabarets, semaient les rues d'hommes râlant, la peau trouée à coups de couteau. Les filles se débouchaient peu, on comptait celles qui se donnaient avant le mariage. Cela venait de ce que la famille était restée très unie, soumise étroitement à l'autorité absolue du père. Et les frères eux-mêmes veillaient sur l'honnêteté des sœurs, comme ce Tito si dur à la Pierrina, la gardant avec un soin farouche, non par une pensée de jalousie inavouable, mais pour le bon renom, pour l'honneur de la famille. Et cela sans religion réelle, au milieu de la plus enfantine idolâtrie, tous les cœurs allant à la Madone et aux Saints, qui seuls existaient, que seuls on implorait, en dehors de Dieu, à qui personne ne s'avisait de songer.

Dès lors, la stagnation de ce bas peuple s'expliquait aisément. Il y avait, derrière, des siècles de paresse encouragée, de vanité flattée, de molle existence acceptée. Quand ils n'étaient ni maçons, ni menuisiers, ni boulangers, ils étaient domestiques, ils servaient les prêtres, à la solde plus ou moins directe de la Papauté. De là, les deux partis tranchés : les anciens carbonari, devenus des mazziniens et des garibaldiens, les plus nombreux sûrement, l'élite du Transtévère ; puis les clients du Vatican, tous ceux qui vivaient de l'Eglise, de près ou de loin, et qui regrettaient le pape-roi. Mais, de part et d'autre, cela restait à l'état d'opinion dont on causait, sans que jamais l'idée s'éveillât d'un effort à faire, d'une chance à courir. Il aurait fallu une brusque passion balayant la solide raison de la race, la jetant à quelque courte démenée. A quoi bon ? La misère venait de tant de siècles, le ciel était si bleu, la sieste valait mieux que tout aux heures chaudes ! Et un seul fait semblait acquis, le fond de patriotisme, la majorité certaine pour Rome capitale, cette gloire reconquise, à ce point qu'une révolte avait failli éclater dans la cité Léonine, lorsque le bruit avait couru d'un accord entre l'Italie et le pape, ayant pour base le rétablissement du pouvoir temporel sur cette cité. Si la misère pourtant semblait avoir grandi, si l'ouvrier romain se plaignait davantage, c'était qu'il n'avait vraiment rien gagné aux travaux énormes qui s'étaient pendant quinze ans exécutés chez lui. D'abord, plus de quarante mille ouvriers avaient envahi sa ville, des ouvriers venus du nord pour la plupart qui travaillaient à bas prix, plus courageux et plus résistants. Puis, lorsque lui-même avait eu sa part dans la besogne, il avait mieux vécu, sans faire d'économie : de sorte que, lorsque la crise s'était produite et qu'on avait dû repatrier les quarante mille ouvriers des provinces, lui s'était retrouvé comme devant une ville morte, où les ateliers chômaient, sans espoir de se faire embaucher de longtemps.

Et il retombait ainsi à son antique indolence, satisfait au fond que trop de travail ne le bousculât plus, faisant de nouveau le meilleur ménage possible avec sa vieille maîtresse la misère, sans un sou et grand seigneur.

Mais Pierre, surtout, était frappé des caractères différents de la misère à Paris et à Rome. Certes, ici, le dénûment était plus absolu, la nourriture plus im-

monde, la saleté plus repoussante. Pourquoi donc ces effroyables pauvres gardaient-ils plus d'aisance et de gaieté réelle ? Lorsqu'il évoquait un hiver de Paris, les bouges qu'il avait tant visités, où la neige entraînait, où grelottaient des familles sans feu et sans pain, il se sentait le cœur éperdu d'une compassion, qu'il ne venait pas d'éprouver si vive, aux Prés du Château. Et il comprit enfin : la misère à Rome, était une misère qui n'avait pas de froid ! Ah ! oui, quelle douce et éternelle consolation, un soleil toujours clair, un ciel bienfaisant qui restait bleu sans cesse, par bonté pour les misérables ! Qu'importait l'abomination du logis, si l'on pouvait dormir dehors, dans la caresse du vent tiède ! Qu'importait même la faim, si la famille attendait l'aubaine du hasard, par les rues ensoleillées, au travers des herbes sèches ! Le climat rendait sobre, aucun besoin d'alcool ni de viandes rouges pour affronter les brouillards. La divine fainéantise riait aux soirées d'or, la pauvreté devenait une jouissance libre, dans cet air délicieux où semblait suffire à la créature le bonheur de vivre. A Naples, comme le racontait Narcisse, dans ces quartiers du port et de Sainte Lucie, aux rues étroites, nauséabondes, pavées de linges en train de sécher, la vie entière du peuple se passait dehors. Les femmes et les enfants qui n'étaient pas en bas, dans les rues, vivaient sur les légers balcons de bois, suspendus à toutes les fenêtres. On y causait, on y chantait, on s'y débarbouillait. Mais la rue surtout, était la salle commune, des hommes qui achevaient de passer leur culotte, des femmes demi-nues qui pouillaient leurs enfants et qui s'y peignaient elles-mêmes, une population d'affamés dont le couvert s'y trouvait toujours mis. C'étaient sur de petites tables, dans des voitures, un continuel marché de mangeailles à bas prix, des grenades et des pastèques trop mûres, des pâtes cuites, des légumes bouillis, des poissons frits, des coquillages, toute une cuisine faite, constamment prête parmi la cohue, qui permettait de manger là, au plein air, sans jamais allumer de feu. Et quelle cohue grouillante, des mères sans cesse à gesticuler, les pères assis à la file le long des trottoirs, les enfants lâchés en galops sans fin, cela au milieu d'une frénésie de vacarme, des cris, des chansons, de la musique, la plus extraordinaire des insouciance ! Des voix rauques éclataient en gros rires, des faces brunes, pas belles, avaient des yeux admirables qui flambaient de joie, d'être sous les cheveux ébouriffés. Ah ! pauvre peuple gai, si enfant, si ignorant, dont l'unique désir se bornait aux quelques sous nécessaires pour manger à sa faim, dans cette foire perpétuelle ! Certainement, jamais démocratie n'avait eu moins conscience d'elle-même. Puisque, disait-on, ils regrettaient l'ancienne monarchie, sous laquelle leurs droits à cette vie de pauvreté insoucieuse semblaient mieux assurés, on se demandait s'il fallait se fâcher pour eux, leur conquérir malgré eux plus de science et de conscience, plus de bien-être, de dignité. Une infinie tristesse, pourtant, montait au cœur de Pierre de cette gaieté des meurt-de-faim, dans la griserie et la duperie du soleil. C'était bien le beau ciel qui faisait l'enfance prolongée de ce peuple, qui expliquait pourquoi cette démocratie ne s'éveillait pas plus vite. Sans doute, à Naples, à Rome, ils souffraient de

manquer de tout ; mais ils ne gardaient pas en eux la rancune des atroces jours d'hiver, la rancune noire d'avoir tremblé de froid, pendant que les riches se chauffaient devant de grands feux ; ils ignoraient les furieuses rêveries, dans les taudis battus par la neige, devant la maigre chandelle qui va s'éteindre, le besoin alors de faire justice, le devoir de la révolte, pour sauver la femme et les enfants de la phthisie, pour qu'ils aient eux aussi un nid chaud, où l'existence soit possible. Ah ! la misère qui a froid, c'est l'excès de l'injustice sociale, la plus terrible école où le pauvre apprend à connaître sa souffrance ; s'en indigne et jure de la faire cesser, quitte à faire crouler le vieux monde !

Et Pierre trouvait encore, dans cette douceur du ciel, l'explication de saint François, le divin mendiant d'amour, battant les chemins, célébrant le charme délicieux de la pauvreté. Il était sans doute un inconscient révolutionnaire, il protestait à sa façon contre le luxe débordant de la cour de Rome, par ce retour à l'amour des humbles, à la simplicité de la primitive Eglise. Mais jamais un tel réveil de l'innocence et de la sobriété ne se serait produit dans une contrée du Nord, que glacent les froids de décembre. Il y fallait l'enchantement de la nature, la frugalité d'un peuple nourri de soleil, la mendicité bénie par les routes toujours tièdes. C'est ainsi qu'il avait dû en venir au total oubli de soi-même. La question paraissait d'abord embarrassante : comment un saint François avait-il pu naître jadis, l'âme si brûlante de fraternité, communiant avec les créatures, les bêtes, les choses, sur cette terre aujourd'hui si peu charitable, dure aux petits, méprisant son bas peuple, ne faisant pas même l'aumône à son pape ? Était-ce donc que l'antique orgueil avait desséché les cœurs, ou bien était-ce que l'expérience des très vieux peuples menait à un égoïsme final, pour que l'Italie semblât s'être ainsi engourdi l'âme dans son catholicisme dogmatique et pompeux tandis que le retour à l'idéal évangélique, la passion des humbles et des souffrants se réveillait de nos jours aux plaines douloureuses du septentrion, parmi les peuples privés de soleil ? C'était tout cela, et c'était surtout que saint François, lorsqu'il avait épousé si gaïement sa dame la Pauvreté, avait pu ensuite la promener, pieds nus, vêtue à peine, par des printemps splendides, au travers de populations que brûlait alors un ardent besoin de compassion et d'amour.

Tout en causant, Pierre et Narcisse étaient arrivés sur la place Saint-Pierre, et ils s'assirent à la porte du restaurant, où ils avaient déjà déjeuné, devant une des petites tables, au linge douteux, qui se trouvaient rangées là, le long du pavé. Mais la vue était vraiment superbe, la basilique en face, le Vatican à droite, au-dessus du développement majestueux de la colonnade. Tout de suite, Pierre avait levé les yeux, s'était mis à regarder ce Vatican qui le hantait, ce deuxième étage aux fenêtres toujours closes, où vivait le pape, où jamais rien de vivant n'apparaissait. Et comme le garçon commençait son service en apportant des hors-d'œuvre, des finocchi et des anchois, le prêtre eut un léger cri, pour attirer l'attention de Narcisse.

(A suivre)

LE CLERGE

On nous apprend que M. L. O. David a fait paraître sur le clergé canadien une étude dont la valeur se mesure facilement aux critiques acerbes qu'elle soulève.

Nous n'avons pas encore pu nous procurer un exemplaire de *Notre Clergé et son œuvre*, mais aussitôt que l'ouvrage sera en notre possession, nous ferons entendre bien clairement notre voix.

UNE FRAUDE GIGANTESQUE

Les journaux des Etats-Unis dénoncent en termes énergiques certaines pharmacies qui ne veulent que des imitations de produits en vogue. Il ne répugne pas à certaines gens malhonnêtes. Quand la vie est en jeu, on ne saurait prendre trop de précautions. Si vous êtes affligé d'un rhume, voyez à ce que l'on vous donne du BAUME RHUMAL. C'est un remède sûr, prompt, efficace. Si l'on vous offre d'autre, c'est qu'on veut vous tromper. Ne payez pas 50 cts pour un produit inférieur lorsque vous aurez pour 25 centims un flacon de 16 doses de BAUME RHUMAL.

En vente dans toutes les pharmacies.

BONNE MESURE

Le gouvernement libéral vient de donner un grand exemple, qu'il serait injuste de passer sous silence.

M. Tarte, ministre des travaux publics, qui est journaliste, avec l'appui de M. Fielding, qui fut journaliste, a fait inscrire au budget supplémentaire une somme de *quinze cents dollars* environ pour liquider les arrérages de comptes d'abonnements aux journaux qui existaient dans son ministère.

Mr. Fielding a dit que le gouvernement devait donner l'exemple de payer ses abonnements

et que le Canada ne pouvait pas priver les journalistes de l'argent qui leur était dû.

Voilà qui est parler.

M. Tarte a le premier pris le taureau par les cornes, en insérant dans le budget de son département ce très légitime article. Nous l'eû félicitons comme nous acclamons le ministre des finances qui a eu le courage de l'appuyer.

LE DIRECTEUR

SUIVEZ CE BON CONSEIL

Pour un rhume opiniâtre, une bronchite tenace, prenez du BAUME RHUMAL, le plus sûr, le plus rapide et le plus efficace des remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, on le trouve dans toutes les bonnes pharmacies. Un seul prix qui est de 25c le flacon partout.

Wanted—An Idea

Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Chemin de Fer l'Intercolonial

RAILS D'ACIER

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au sous-igé et marquées à l'extérieur "Commissions pour Rails" seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 SEPTEMBRE courant, les personnes désireuses d'acheter le tout ou une partie d'un lot de douze cents tonnes de rails en acier et attaches de seconde dont on peut encore très bien se servir.

Les personnes qui feront des offres diront la quantité, le prix par tonne de 2240 livres, l'époque qu'elles en prendront possession et la gare sur le chemin de fer de l'Intercolonial où elles veulent que les rails soient déposées.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus haute ni aucune des soumissions.

D. POTTINGER,
Gérant-Général.

Moncton, N. B., 4 Septembre.

Wanted—An Idea

Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO. Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indéscriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent condées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hall, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, \$1. six flacons, \$6 Valant \$6 le flacon.



TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président. ||
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire
IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de not agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.
1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes. Chambres 315 et 316
Téléphone 22 43

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
Publications Artistiques et Littéraires. MONTREAL

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
Commerciale (limitée), 85, publ. par Ar-
tiste Filteauault au No. 30 rue St-Gabriel,
Montréal.

La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

50 feuilles "Clearbrook
Vellum"

AVEC AUTANT D'ENVELOPPES
UNE BELLE BOITE POUR

25 Cts

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

MORTON PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

**CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE**

Capital.....\$15,000,000
Fonds Investis..... 53,053,710
Fonds Investisen Canada.... 5,200,000
Revenu Annuel..... 12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque d
Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la Cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses
assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL

ET LES ENVIRONS

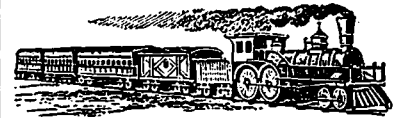
**MAPLE CARD
&
PAPER MILLS**



**FABRICANTS
DE PAPIER.**

Moulin à Portneuf.

MONTREAL QUE



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CON-
VOIS de ce chemin de fer voyageront comme suit (le
dimanches exceptés).

Les convois quitteront Lévis

Express pour Petit Métis, le samedi seulement... 2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et
Dalhousie..... 8.45
Express direct pour St.-Jean, Halifax et Sydney. 13.40
Accommodation pour la Rivière-du-Loup..... 16.85

Les convois arriveront à Lévis

Accommodation de la Rivière-du-Loup..... 4.15
Express direct de St.-Jean, Halifax et Sydney,
tous les lundis exceptés..... 17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière-
du-Loup..... 21.45
Express de Cacouna, dimanche exceptés..... 22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4 15 heures laissera la
Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.

Les chars de l'intercolonial sont chauffés à la va-
peur par la locomotive et ceux entre Montréal et Ha-
lifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.

Tous les convois s-nt réglés par le temps de Mon-
ton.

Les billets et autres information peuvent être obte-
nus, sur demande, de

D. R. McDONALD,
Agent de la ville de Québec,
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. B. 18 juin 1896.

Scientific American
Agency for

PATENTS

TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the
world. Scientific illustrations. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
Publishers, 361 Broadway, New York City.